

## La Quatrième Dimension.

L'évènement se produisit dans l'état du Nevada, à l'ouest des montagnes Desatoya sur la route 50 qui mène à Fallon. Du côté de Cold Spring, cette route solitaire qui, plus loin, dessert Carson City et le lac Tahoe bien connu des nombreux touristes locaux et d'ailleurs. Nous étions très exactement le 17 mai 1967 à 15 h 50. Calvin Hobbs, représentant en télévision dernier modèle, couleurs plus vraies que nature, se tenait derrière le volant de sa Chevrolet Bel-Air 1957. Ce véritable petit bijou de technologie offrait ces lignes superbes qui feraient rêver les gens plus tard, bien qu'à cet instant précis, déjà vieilles d'une dizaine d'années. C'était une affaire. Ça tombait bien parce que les affaires, elles, ne reluisaient guère. Pas autant, du moins, que la carrosserie épargnée par la rouille et le temps de l'engin vrombissant fièrement la ritournelle de son moteur V8. Il l'avait achetée le mois précédent à un vieux couple qui n'avait que faire d'un tel véhicule remisé, depuis son acquisition, dans le garage de leur demeure. Flambante neuve, avec toujours cette odeur caractéristique du cuir flattant les narines et la fierté de son possesseur.

Calvin avait donc mis en marche le poste radio intégré rutilant et chantait à tue-tête les tubes à la mode de ce joli mois de mai 1967, précédant le « Summer of Love ». Déjà, le happening géant du rassemblement hippie du Golden Gate, le « Human be-in » avait préfiguré ce qui resterait un des plus grands évènements de la contre-culture fleurissant à San Francisco du côté de Haight-Ashbury. Le jeune homme, qui avait la chance à presque 35 ans d'avoir conservé sa chevelure intacte, avait laissé pousser un peu la sienne. Il se sentait, bien que pas exactement de la dernière pluie, proche et solidaire de ce mouvement prônant la paix et l'amour. Ce qui, par contrecoup, ne rendait pas un fier service à l'enthousiasme nécessaire pour vendre des postes de télévision. En particulier pour ceux qui n'en avaient guère besoin. La plupart, nés dans les premières années du vingtième siècle, avaient tendance à regarder en biais ceux qu'ils dépeignaient comme des hurluberlus utopistes. Et puis, cette musique qui révolutionnait à son tour les décennies passées, il en aimait le contenu, souvent plus profond que les précédentes avec des sonorités qui causaient diablement aux oreilles d'une jeunesse révoltée. Une jeunesse qui voulait rompre avec ce carcan qui lui pesait trop sur les épaules et l'esprit. Donc, également un fort penchant pour les textes, plus critiques dans leur peinture de la société et d'un monde bien bousculé à l'époque. La guerre du Vietnam qui battait son plein depuis 1965 avec son lot de sacrifiés, d'ici et de là-bas. Les élections à venir avec un Johnson qui n'avait pas que des succès à son actif, dans sa politique intérieure, mais surtout extérieure. La musique et la contestation de la jeunesse, c'était autant de raisons d'espérer un avenir meilleur, si on décidait d'y mettre son grain de sel.

La vitre côté conducteur baissée, le bras gauche accoudé dépassant légèrement vers le dehors apportant un peu de frais, Calvin goûtait le spectacle avec la Chevrolet qui ronronnait son plaisir de parcourir l'asphalte de la route. Défilant de part et d'autre

du véhicule, le panorama de la région offrait une jolie toile de fond cinématographique aux deux compères. Sous un soleil radieux, plaines et bosquets se montraient sous leurs plus beaux jours en déversant devant les regards, une pléthore de couleurs. Tellement disparates et multiples, que les yeux ne tentaient plus de les reconnaître. Ils se contentaient de laisser leur luxuriance les traverser. Ce qui pouvait s'imprimer enchantait amplement le spectateur, conscient ou non de leur existence éphémère.

Après avoir fredonné le « Happy Together » des Turtles, mimé les guitares de « Friday on My Mind » des Easybeats, accompagné de la voix Scott McKenzie sur ce nouveau titre « San Francisco (Be Sure to Wear Flowers in Your Hair) », Calvin s'apprêtait à se confronter à celle puissante de Jim Morrison des Doors qui entonnait « Light My Fire ». C'est en plein milieu de leurs performances conjointes que l'incident se produisit.

Tout à coup, le poste de radio se mit à crachouiller. À son grand désespoir, les manipulations nerveuses des boutons, à droite, à gauche. Le son, le réglage des stations, rien n'y fit. Et puis, il y eut cette ombre immense qui passa sur le véhicule. Une ombre tremblante. Devant lui, vers le haut, il distingua la forme ovoïde qui se balançait comme prise de spasmes douloureux causés par une mauvaise digestion.

C'était quoi ce truc ? Un engin expérimental de l'armée ? Non, décidément, ça semblait trop éloigné de la réalité de l'époque en matière de technologie.

Une soucoupe volante !

L'énorme objet eut un hoquet comme pour se débarrasser d'un gaz coincé dans son œsophage ou plus bas peut-être. C'est là que, de l'arrière, tout du moins de ce qu'il imaginait l'être, une étrange lueur bleue surgit et vint vers lui en grandissant pour envelopper la voiture de myriades de petits tentacules colorés.

Il n'eut pas le temps d'actionner la pédale de frein ou de donner un coup de volant. Tout se figea autour de lui. Le véhicule, les bruits de moteur, Jim Morrison, le monde. Seuls lui et la soucoupe semblaient animés de mouvement, à défaut de raison.

Sa main droite comme son esprit finirent par se calmer et se stabiliser. Il constata un léger tremblement dans le décor, surtout en périphérie de sa vision. À peine perceptible, mais suffisamment pour être détectée par l'œil. La main gauche qui étranglait le volant se décrispa et il put en toute sécurité se frotter machinalement les paupières. Il tapota sur le tableau de bord pour tenter de s'assurer qu'il ne rêvait pas, qu'il était encore en vie et que les bruits parvenaient toujours à se frayer un chemin vers sa conscience.

Quelle ne fut sa surprise, quand la radio produisit à nouveau des crachotements avant d'émettre les sons d'une voix d'apparence humaine.

— Ça alors ! tu peux bouger dans l'intervalle, toi. C'est tout bonnement incroyable. Une grande première !

Calvin maugréa en regardant l'appareil dont le rétroéclairage s'était mis à clignoter.

— Ben voyons, pas de musique, mais la radio m'adresse la parole maintenant.

Il fut pris d'un petit rire qui s'étrangla lorsque le poste recommença à crachoter.

— Je veux que la radio te parle, enfin, la radio, c'est le point de sortie. En réalité, c'est la voiture !

Le jeune homme poussa une exclamation et eut un geste de recul qui fit s'enfoncer la banquette.

— Doucement, tu m'écrases ! jura le haut-parleur.

— Je suis devenu dingue, souffla Calvin, c'est cette soucoupe.

— Bien entendu que c'est la soucoupe, rétorqua le poste, son foutu mécanisme propulseur basé sur les hoquets du temps, t'a fait capoter dans les intervalles.

Sans se rendre compte qu'il avait basculé dans l'impossible, il se raccrocha aux interrogations immédiates.

— Les intervalles ? C'est quoi ce truc et cette soucoupe elle vient d'où ? Et comment je fais pour retrouver le...

— Holà, du calme, on se calme, coupa la voix, chaque chose en son temps. Haha, en son temps, elle est bien bonne. Bon, tu es sage et tu m'écoutes sans m'interrompre. Je vais te dire ce que j'en sais. Ensuite, on avisera. C'est d'accord ?

Calvin renifla, vaguement contrarié avant d'acquiescer d'un hochement de tête.

— Bon, alors voilà, reprit la radio, le temps, tel que vous le concevez dans votre univers bien gentil et qui semble exister pour vous, n'est qu'une espèce de leurre. En fait, à moins que nous aussi soyons sourds et aveugles, c'est une sorte de sinusöide. En tout cas, pas très régulière. Il ne s'écoule pas comme l'eau, il y a des saccades et l'homme dans son système captif ne perçoit que les pics, les sommets des soubresauts de la créature. Le temps, pour lui, c'est une droite qui passerait de manière continue sur la succession de ces pics. Mais en réalité, il existe des espaces entre eux. Des espaces tellement élastiques qu'ils ne sont, ni finis, ni totalement extensibles. Fascinant, non ?

— Je dirais même, vertigineux, réussit à glisser le jeune homme, mais donc, comment se déplacer de l'un à l'autre ?

— Alors là, mystère, pour nous c'est le brouillard. On ne connaît pas franchement les pics, en tout cas on ne peut s'y manifester. On n'accède en pleine conscience qu'aux intervalles. Et puis sans qu'on explique pourquoi, nous sautons au suivant sans nous arrêter sur ce sommet où l'on pourrait se causer. Les piquets et les intervalles, un sacré problème du niveau école primaire ! Peut-être que les hurluberlus, pilotes un peu

éméchés de soucoupe volante, sauraient le résoudre. Ou ceux qui, comme toi, ont une connaissance des deux phénomènes pour en devenir un à son tour !

— Bon, je crois que je comprends vaguement ou peut-être c'est parce que je suis dingue. Mais toi, là, tu viens d'où et qui es-tu ? Il y en a beaucoup comme toi ?

Un rire sortit des haut-parleurs.

— Bien entendu, tous les objets qui t'entourent pourraient s'ils le désirent tailler une bavette avec toi. Marrant, non ? D'où je viens, d'où venons-nous ? Mystère et boule de gomme. Je suis née à Détroit et j'ai émergé quand l'ultime boulon a été fixé ou la dernière soudure réalisée. Est-ce que ma conscience provient d'ailleurs, une réincarnation amnésique ? Un échelon à gravir dans le grand mystère de l'existence ? Une punition... Hum, j'en sais trop rien, mais on se maintient comme on dit.

Calvin se gratta le menton pour mieux marquer sa perplexité.

— Bon, c'est pas tout ça, mais je dois continuer ma route, ma vie, moi. Je suis bien content que ma magnifique Chevrolet soit douée de raison, mais j'ai, hélas, encore du travail. Et puis j'aimerais bien finir cette chanson avec Jim.

— Je ne sais pas comment t'aider, mais c'est sans doute à toi de te concentrer. Il doit bien y avoir un moyen.

Posant sa main machinalement sur le volant, il appuya par mégarde sur l'avertisseur. Il sursauta au bruit particulièrement élevé sur ce modèle. Tout autant fut-il surpris et faillit perdre le contrôle du véhicule qui s'était remis brusquement en action. Alors que Morrison reprenait imperturbablement le morceau là où il l'avait laissé tout à l'heure.

En sueur, Calvin étreignit son volant, mit le clignotant et s'arrêta en pilant sur le bas-côté en faisant jaillir le gravier. Il posa un instant sa tête entre ses mains en appuyant du front sur le haut du volant.

Un bruit de sirène se fit entendre et une Harley-Davidson se rangea devant lui. La béquille lentement sortie pour soutenir l'engin et un imposant policier de la route en descendit pour venir à sa rencontre. Il ne manquait plus que ça !

Lunettes noires, casque bien sanglé, le prototype du gars avec qui il ne fallait pas plaisanter. Il savait que ces derniers temps la police, avec toutes ces manifestations contre la guerre, montrait souvent des signes de nervosité. Donc, le profil bas était de rigueur, surtout quand la coupe de cheveux dépassait les oreilles.

Après avoir éteint la radio sur les ultimes couplets de « Light my Fire », dont il doutait qu'il soit du goût musical du motard, Calvin reposa ses mains bien en vue sur le volant en laissant la vitre avant gauche baissée.

Un petit signe des doigts de l'agent sur sa tempe pour le saluer et une voix de basse put se faire entendre.

— Bonjour monsieur, j'ai assisté à votre arrêt un peu brutal, je viens donc m'enquérir de la raison de cette conduite un brin surprenante et limite dangereuse. Pouvez-vous, s'il vous plaît, me montrer vos papiers et me donner l'explication de cette manœuvre ?

Le jeune homme désigna de la tête la boîte à gants sur sa droite.

— Tout à fait monsieur l'officier, je les sors et je vous les présente. Avec de plus toutes mes excuses, j'ai eu un étourdissement, le soleil, pas assez bu d'eau sans doute. J'ai préféré m'arrêter pour éviter l'accident. Je suis démonstrateur en appareil de télévision et sans compter sur les risques portant sur les vies humaines, je tenais à épargner les deux exemplaires que j'ai dans mon coffre.

Le motard se saisit de ses papiers et scruta tour à tour permis, carte d'identité et traits du conducteur. Ses lunettes, dont la noirceur masquait son regard, faisaient miroir pour refléter la figure déformée du jeune homme. Le visage sans expression s'anima après quelques secondes d'une tension palpable.

— Vous ne vous ressemblez plus trop, avec ces cheveux. Il faudra peut-être envisager de faire un tour chez le coiffeur ou modifier la photo du permis.

Calvin se retint de sourire et se contenta de reprendre en douceur ses papiers.

— Oui, vous avez raison, répondit-il, avec tout ce travail, la route, je n'ai pas trop eu le temps de songer au coiffeur.

L'autre le regardait une seconde, en se demandant, ce qu'il devait penser. Sérieux ou moquerie. Il pencha pour la première, sans doute pour s'éviter de devoir pousser plus loin les échanges. Il se faisait tard.

— Alors, monsieur Hobbs, avant de réfléchir à votre coupe de cheveux, je vous conseille de conduire prudemment et de vous arrêter à la prochaine petite ville. Il vaut mieux soigner votre insolation. Un modeste restaurant en bord de route offre une délicieuse tarte à la myrtille. On y trouve également des chambres pour la nuit. C'est madame Robinson qui tient l'endroit. Vous pouvez lui dire que c'est l'agent Savalas qui vous envoie, elle me connaît depuis tout gosse. Et puis qui sait, elle a peut-être besoin d'un nouveau poste de TV. Le sien commence à être fatigué. Sur ce, je vous souhaite le bonjour.

Il fit un petit signe réglementaire des deux doigts, comme à l'arrivée et repartit de son pas lourd et chaloupé, sans attendre de réponse de la part de Calvin.

Celui-ci poussa un grand soupir et s'enfonça un peu plus dans son siège quand la moto reprit la route devant lui. Il s'octroya quelques minutes de repos pour penser aux derniers événements. Incroyable ! Il avait dû rêver tout ça en piquant du nez. Peut-être le soleil, avec sa vision d'une soucoupe volante. Puis cette abracadabrantesque histoire de temps et de voiture qui parle. Un sacré coup sur le ciboulot, oui ! Heureusement, il avait dû s'endormir sur le klaxon qui l'avait réveillé à temps pour

éviter l'accident. Certes, il y avait eu en prime le motard de la police, mais là aussi, ça s'était bien terminé.

Hochant la tête de droite à gauche en réponse à son inconséquence, il se promet de suivre le conseil de l'agent Savalas et de s'arrêter chez madame Robinson.

\*\*\*

Le brouhaha dans la salle montrait à quel point l'adresse était bonne. Mais, assis le long de la vitre qui donnait sur la route, confortablement installé sur la petite banquette du compartiment, Calvin dégustait son café et surtout la délicieuse tarte aux myrtilles de madame Robinson. Elle aurait certainement pu être la lauréate au concours de cuisine d'une quelconque émission de TV, mais elle préférait rester dans sa ville natale. Sa récompense à elle, c'était la mine réjouie et satisfaite des clients, réguliers ou de passage.

Le jeune homme avait bavardé avec elle, sans vouloir trop la déranger dans son travail. Certes, elle était aidée par une jolie serveuse qui avait l'air tout aussi préoccupée que la propriétaire des lieux. Les cheveux courts flamboyant leur auburn, des yeux verts magnétiques, tout pour aimer le regard.

Sans faire preuve de curiosité déplacée, il en avait appris un peu par ce besoin de communiquer typiquement humain. Un besoin qui, de façon surprenante, pouvait s'exercer auprès de parfaits inconnus, comme il l'était lui pour elle. Pourquoi ? Sa bouille ? Sa coupe de cheveux ! Le moment présent ? Il ne pouvait le dire, sans doute tout ça mélangé.

Madame Robinson lui avait révélé que son fils était parti à la guerre et qu'elle n'avait plus de nouvelles. Elle se faisait un sang d'encre et craignait le pire. Le pire, c'était ce qu'avait vécu Fran, Frances Kubrick, la serveuse. Son mari enrôlé aux premiers jours de 1966 n'avait pas survécu aux engagements. À 27 ans, elle se retrouvait seule avec un enfant de 7 ans, son chagrin et ses maigres ressources.

Calvin remuait tout ça dans sa tête et ses histoires de téléviseurs lui semblaient bien loin de ce qui devrait préoccuper les gens. Il n'avait donc pas proposé à madame Robinson un de ceux de son coffre. Il ne s'en sentait déjà pas le cœur ces derniers temps, mais encore plus avec ces histoires d'enfant ou de mari disparu.

Il avait offert un de ses plus beaux sourires en remerciement à Fran pour la tasse de café supplémentaire. Celle-ci lui en avait retourné un qui, malgré la pâleur, avait illuminé son visage. Un peu plus tard, il fredonnait « God only knows » des Beach Boys en regardant la salle, sans vraiment se rendre compte que la jeune femme se trouvait dans son champ de vision. Celle-ci se plaça devant lui, les mains sur les hanches, occultant suffisamment la vue pour lui faire lever les yeux. Stop pant la chanson, il se mit à rougir intensément à l'idée qu'elle puisse imaginer un instant qu'il s'adressait effrontément à elle.

Elle éclata de rire devant sa mine déconfite et à la fois écarlate. À son tour, décontenancée par le fait qu'elle soit capable à nouveau d'exprimer sa joie ainsi, elle dessina sur son visage une grimace cocasse. Calvin sut se retenir de s'esclaffer, mais montra par un large sourire combien il était heureux de lui avoir donné l'occasion d'offrir à tous et à elle-même ce cadeau devenu si rare.

— Heu, bredouilla la jeune femme, vous aimez bien ce groupe ?

— J'adore cette chanson, les paroles bien sûr, mais la musique, vraiment géniale. Tellement géniale que je ne sais plus trop où je me trouve quand je la fredonne. J'espère que je ne vous ai pas paru incorrect.

— Non, non, moi aussi, j'aime énormément cette mélodie, ces paroles, ce groupe. C'est moi qui m'excuse d'avoir songé que vous étiez du genre...

— Ah, mais, je ne suis pas de ce genre-là, se dépêcha-t-il d'ajouter fébrilement, même si je demeure persuadé que vous méritez d'être le sujet de cette chanson. Oups, pardon, voilà que je m'égare et que je me conduis comme un idiot.

— Non, ça n'est rien, ça fait du bien les compliments parfois. Les compliments et les chansons. Surtout quand on possède une jolie voix.

Confuse à son tour, elle passait son temps à essuyer de son chiffon le même endroit de la table. Elle s'empressa de le ranger maladroitement dans son tablier avant de tourner casaque et de partir le moins vite possible, malgré le désir de cacher son trouble.

Alors que Calvin se maudissait de son étourderie, madame Robinson, qui avait observé la scène, s'approcha de lui.

— Allons mon garçon, ne vous torturez pas l'esprit, lui glissa-t-elle, vous avez déjà rendu un joli sourire à Fran. Rien que pour ça, je vous offre une autre part de tarte.

Le jeune homme eut une grimace quasi désespérée.

— Madame Robinson, votre tarte est la meilleure que j'ai jamais eu le plaisir de déguster. Mais là, je crois que je vais exploser si j'en mange une de plus.

— Je vous taquinai mon garçon, oui, ça ne serait pas raisonnable. Surtout si vous devez reprendre la route.

Il s'essuya le coin de la bouche avec sa serviette.

— Vous m'en voyez désolé, j'aurais aimé rester plus longtemps, confia-t-il, ne pouvant s'empêcher de jeter un coup d'œil en direction de la jeune serveuse qui distribuait généreusement le café quelques tables plus loin. Mais, oui, il faut que je continue à essayer de vendre ces satanées télévisions ou les rapporter au magasin principal et me faire gronder pour mon manque de réussite. Donc je repars, mais dès que je peux, je serai de retour, ne serait-ce que pour votre délicieux dessert.

Elle eut une petite grimace charmante avant de dessiner un sourire.

— Vous savez, c'était celui que préférait mon fils, Arthur. C'est un peu à cause de lui que je le prépare tous les jours pour les clients. Ça me donne l'espoir qu'il rentrera, au moins pour la tarte.

Il prit sa main et la regardant dans les yeux, déclara.

— Je reste convaincu que toutes les tartes aux myrtilles du monde ne l'empêcheraient pas de revenir, avant tout, pour sa mère.

\*\*\*

Il avait réglé sa note, malgré les protestations de madame Robinson qui voulait lui offrir le repas. Laissé un généreux pourboire et échangé de ces regards bêtement gênés avec Fran. De ces regards que peuvent se lancer les maladroits qui sentent bien que quelque chose se passe. De l'indicible qui relie les êtres, on ne sait pas pourquoi, là aussi. Des liens bizarres, invisibles et intangibles qui n'attendent qu'à se nouer avec toute la patience dont ils peuvent faire preuve. Quand bien même ils auraient affaire à des nigauds un rien empruntés. Hélas, il fallait partir. Tout en se faisant promesse de revenir, si c'était possible.

Il s'installa dans la voiture avec un petit sourire au souvenir de son rêve. Appuya sur le démarreur et après avoir donné un léger coup d'accélérateur, il alluma la radio et enclencha la vitesse. Au moment où il gagnait la route, un camion surgit à toute vitesse sans regarder et faillit l'emboutir. Il actionna son avertisseur et...

Tout se figea à nouveau.

Mince, cette fois-ci, je suis certain d'être bien éveillé ! pensa-t-il.

Il se mit à gronder.

— Nom de...

Un crachouillis émergea dans les airs en provenance du haut-parleur, comme pour s'éclaircir la voix.

— Ah, te revoilà, lui lança la radio.

Ne pouvant réprimer un sursaut, Calvin émit un juron.

— Hé là, lui reprocha le transistor, c'est pas ma faute, si tu sautes du coq à l'âne. Du pic à l'intervalle. Tu ne rêves pas mon vieux, le réel c'est aussi ici, que ça plaise ou pas. Tu as finalement trouvé le moyen de bondir d'un instant à l'autre ?

Le regard un peu perdu, le jeune secoua la tête comme pour chasser l'impossible. Mais non, pas de doute, ça se reproduisait et il ne semblait pas dérailler à ce point. Enfin pas plus que d'habitude.

— Alors ? reprit la voiture par l'intermédiaire du haut-parleur. Il s'est passé quoi sur la crête du temps ?

Plus pour se morigéner, s'ébrouer intérieurement, Calvin raconta à la Bel-Air ce qu'il avait vécu, depuis le motard jusqu'au coup de klaxon.

— Mm, murmura son interlocutrice, je saisis, saleté de guerre. La pauvre serveuse a perdu son mari et se trouve dans un sacré pétrin. Reste madame Robinson, faudrait voir ce qu'on peut faire pour elle ?

Le jeune homme sursauta à nouveau.

— Comment ça ce qu'on peut faire pour elle ?

— Mais oui, répondit la radio, c'est pas parce qu'on ne se positionne pas sur la même longueur d'onde qu'on ne peut pas la suivre cette onde, voire même plus facilement ici que sur la route des crêtes.

Le poste se racla la gorge, ou plutôt, émit ce bruit totalement incongru pour une voiture, avant de reprendre.

— Nous, les objets inanimés, possédons de ce côté la faculté de communiquer les uns avec les autres de façon plus ou moins éloignée. La barrière de la langue, de plus, on la franchit ou on la contourne, alors tu penses. Ton gugusse Robinson, on va voir si on ne peut pas le localiser. Attends, je lance l'avis de recherche et on va relayer tout ça de fil téléphonique en aiguille de pin en passant par trains, bateaux et avions. Haha, trains, bateaux et avions, marrant non ? Évidemment, Burt Bacharach, c'est peut-être pas ton style et pourtant Dionne Warwick tu connais ? Nous, oui, on a beau ne pas pouvoir maîtriser les pics du temps, il en reste des sacrées traces qui nous parviennent ! En plus Warwick, c'est de circonstance, tu ne crois pas ? Allons, Warwick, Guerre-mèche. Mais je m'égare et je vois que tu n'apprécies pas l'humour des Chevrolet.

Calvin poussa un soupir.

— Voilà, voilà, j'ai un retour, coupa la radio, ton gars, là, il a été sérieusement blessé, mais tout va bien, l'hôpital de Saïgon me dit qu'il se remet et va être rapatrié dans les jours qui viennent à la maison. Finie la guerre pour lui, c'est pas une bonne nouvelle, ça ?

Le jeune homme arrondit ses yeux de surprise devant ce retour si rapide.

— Mais, tu es certain, questionna-t-il, c'est incroyable, comment ?

— Comment ça, s'indigna la voix, quoi de plus extraordinaire que de se parler tous les deux en ce moment. Et puis, dis tout de suite qu'on raconte des bobards. Tiens, je ne sais pas ce qui me retient de klaxonner ! Ah ben non, ça, c'est à toi de faire.

Il sursauta une troisième fois, mais oui c'était ça, le klaxon. Le klaxon et lui sûrement qui réagissait avec son pouvoir hérité de la soucoupe pour basculer d'un temps à l'autre.

— Bon, pardon, mais je vais te quitter à nouveau, s'excusa-t-il, ne m'en veux pas, mais je dois rapporter la bonne nouvelle.

— Oui, c'est ça et passe le bonjour de ma part à la jeune serveuse pendant que tu y es !

Il ne releva pas la moquerie et fébrilement se demanda.

Allez, on va vérifier tout de suite. Attends, je roulais ? Non, pas encore, mais méfiance. Il agrippa d'une main sûre le volant et tout en plissant les yeux, pas le moment de les fermer, il enclencha l'avertisseur.

Tout se remit à bouger.

\*\*\*

Calvin était en équilibre sur une chaise en train de fixer le téléviseur de la salle. Non, il n'avait pas proposé un des siens à madame Robinson. Il s'était contenté de prendre une des lampes d'un de ses appareils pour remplacer celle, défectueuse, du vieux poste de la propriétaire des lieux. Piètre vendeur, mais fidèle à ses principes plus que contradictoires avec son statut professionnel. Pas de raison de changer ce qui fonctionnait encore parfaitement si on le réparait.

Il était donc revenu au restaurant en inventant une histoire tordue de compte rendu radiophonique de la situation au Vietnam. Ce qui était plutôt étonnant à l'époque. Donc, il joua le rôle légèrement surexcité du quidam qui aurait entendu que certains blessés là-bas étaient sur le point de rentrer au pays. Une liste de noms égrenés par le présentateur aurait attiré son attention. Un certain Robinson de l'état du Nevada serait du nombre. Les larmes avaient jailli sur le visage de la femme et elle l'avait pris dans ses bras pour matérialiser son émoi et son besoin de chaleur humaine. Il avait refermé les siens, un peu gêné, pour apporter son réconfort. Fran, sous le coup de l'émotion qui résonnait douloureusement chez elle, avait pleuré, mélangeant la compassion et la peine qui la touchait de manière égale. Le bonheur de savoir que le fils de son amie était indemne se mêlait avec le souvenir de sa détresse encore si vive.

Il assurait donc l'engin sur son socle en hauteur lorsqu'il fut interpellé par une voix aiguë caractéristique de l'enfance. Un gamin de moins de dix ans le fixait, les mains dans les poches, attitude obligatoire pour celui qui voulait paraître plus que son âge. Voire l'égal des d'adultes qui pouvaient lui faire face et qui ne le prendraient pas au sérieux. Des cheveux courts et blonds tirant sur le roux projetaient leurs épis dans tous les sens, rebelles comme l'esprit de leur propriétaire. Un nez en légère trompette et des taches de rousseur discrètes, mais ne cédant pas leur place, animaient les joues. Enfin, un regard vif aux reflets marron clair où brillaient des paillettes d'un vert émeraude donnant une vague idée de qui il pouvait être le fils.

— Alors c'est toi qui aimes les Beach Boys ? claironna le gamin d'une voix qui se voulait assurée.

— Oui, ils sont vraiment géniaux, répondit Calvin du haut de son perchoir. La musique surtout, et quelles mélodies ! « Good Vibrations », probablement un des meilleurs morceaux jamais composés.

— Moi, c'est les Beatles, s'empressa de glisser le petit, tu les connais ?

— Je veux que je les connais et je les adore aussi. Leur prochain album, Sergeant Pepper, doit sortir bientôt, sûrement un autre bijou. Et je ne te parle pas de leurs derniers simples « Penny Lane » et « Strawberry Fields forever », c'est dingue ce qu'ils peuvent pondre ceux-là !

Le visage du gosse s'éclaira à l'idée de trouver enfin un vrai connaisseur. Puis rapidement, il s'assombrit comme si un nuage avait soudainement traversé son esprit.

— Moi, c'est Jimmy, je suis le garçon de Fran. On vit tous les deux seuls maintenant.

Il renifla un coup et essuya de la manche ce qui ne coulait pas. Juste un geste pour appuyer son discours et marquer son désarroi.

— T'en penses quoi de la guerre, toi ? questionna-t-il en relevant de nouveau la tête vers lui. C'est vraiment trop nul et toi, tu y as été ?

— Non, je n'étais plus assez jeune et puis on ne m'a pas appelé. La guerre, j'en pense que c'est une monstruosité, elle dévore tout sur son passage. Les choses, les individus. Elle laisse les survivants avec leur chagrin et leurs souvenirs. Elle ne devrait pas exister, mais les hommes, les responsables ne parviennent pas à s'en défaire ou parfois l'utilisent pour servir des intérêts pas nécessairement en accord avec ceux qui vont se battre. Dans certains cas, sans doute, on doit se défendre et on n'a pas le choix. Encore faut-il être suffisamment honnête pour comprendre pourquoi et comment on en est arrivé là. Est-ce qu'on n'aurait pas pu l'éviter en étant moins aveugle et égoïste au départ ? Le problème, c'est qu'à la fin, c'est généralement les innocents qui trinquent et des gens forcément irremplaçables qui s'en vont et nous on reste avec le chagrin. Mais aussi avec le souvenir de leurs sourires et de ces beaux jours qu'on a partagé avec eux. Il faut les garder précieusement ces moments et s'en servir comme une pommade pour soigner notre tristesse, oui. Et tout faire pour éviter ces guerres qui trop souvent ne sont pas pour nous.

Calvin qui était descendu de la chaise avait posé la main sur l'épaule du garçon. Un signe de fraternité, d'égal à égal, pour bien faire comprendre à l'autre qu'il était conscient de sa douleur et de son trop rapide cheminement vers l'âge adulte.

— Ah et puis dis-moi, tu aimes le base-ball toi ? interrogea-t-il tout en fouillant sans attendre dans les poches de son gilet pour dévier légèrement une émotion un peu trop envahissante.

Il finit par sortir, d'un geste de magicien, un petit bout de carton qu'il brandit sous le nez du jeune garçon.

— Regarde, j'ai une carte de Willie Mays que j'ai dégottée l'autre jour.

Le garçon ouvrit des yeux ronds comme des assiettes de tarte aux myrtilles

— Ouah, Willie Mays, s'exclama-t-il, j'y crois pas !

— Tiens, elle est pour toi, tu sais, moi, je n'en ai pas l'usage, lâcha-t-il, l'air triomphant de celui qui est satisfait de l'effet rendu par son geste.

Il tendit franchement la carte du célèbre joueur de base-ball à la main hésitante qui ne tarda pas à s'en saisir, malgré la gêne initiale. Le garçon, la serrant précieusement sur son cœur, fit demi-tour en bafouillant des remerciements à répétition qui s'amenuisaient au fur et à mesure de son éloignement.

Calvin prit conscience de la présence de la jeune femme qui se tenait debout et qui le regardait intensément.

— Excusez Jimmy pour le dérangement, balbutia-t-elle, désolé s'il vous a importuné, vous comprenez...

Il fit un geste de dénégation et adressa à Fran un léger sourire rassurant.

— Mais non, on discutait de choses sérieuses entre grands. Vous savez, la musique et les événements de cette époque. Jimmy est un bon garçon, curieux, et ce qu'il dit est intéressant. C'est moi qui cause trop, sans doute.

— Non, non, vous avez raison, corrigea-t-elle, on doit parler de tout. C'est pas facile, on veut les protéger, se protéger des horreurs de ce monde et des fois on ne dit pas, on ne fait pas ce qu'il faut.

Haussant les épaules en signe d'ignorance, le jeune homme ajouta.

— On essaie de prendre son temps et ce n'est pas si grave. On peut toujours y revenir si besoin. L'essentiel c'est d'être à l'écoute de ceux qu'on aime. Bon, je ne suis pas sûr d'être le mieux placé en conseil familial !

Fran eut un petit regard gêné et pointant le doigt vers l'appareil de télévision qui patientait en haut, changea de sujet.

— Mais vous savez réparer les vieux postes, je croyais que vous étiez vendeur de neuf.

— Oui, et bien, vendeur pas franchement doué pour tout un tas de raison. Donc je me débrouille et j'aime ça, faire revivre les choses anciennes autant que de soigner les nouvelles.

— Je ne sais pas ce que vous comptez faire, sans doute repartir sur les routes, mais au cas où. Sans me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais ici, avant... Je veux dire,

mon mari... Enfin voilà, il possédait un magasin de réparation de télé, de radio, de tous ces appareils. On a dû le fermer quand il est parti et je ne voudrais pas avoir l'air... Oh, je ne sais plus parler, vous comprenez...

Le jeune homme, qui s'était redressé et qui se tenait un peu gauchement, hésita un geste vers Fran.

— Vous voyez mademoiselle, madame Kubrick enfin, je ne sais pas trop comment vous appeler...

— Fran, appelez-moi Fran, c'est parfait, lança-t-elle vivement en se tordant machinalement les mains.

Tout aussi comique qu'elle, pour un observateur extérieur, il passait d'un pied sur l'autre pour assurer un équilibre qui était plus à trouver au niveau de l'esprit que du corps.

— Oui, Fran, Fran, bégaya-t-il, comme pour régler son appareil vocal, je dois m'occuper sérieusement de ma situation dans l'entreprise à laquelle j'appartiens. C'est certain que je ne vais pas y faire de vieux os, de leur côté ou du mien, on s'aperçoit que nous ne sommes pas faits pour continuer ensemble. Votre offre est... particulièrement séduisante. À voir comment faire, comment s'entendre pour la reprise du magasin. Les loyers, les charges. Je ne roule pas trop sur l'or.

— Ne vous en faites pas pour ça. De toute façon, pour l'instant, tout ça ne rapporte rien. Le magasin, les pièces de rechange, la boutique. Non, si on la redémarre, on verra par la suite comment ce qui rentre peut servir à faire marcher l'affaire.

Madame Robinson qui ne se trouvait pas loin se mêla à la conversation

— Oui, c'est ça, voyez comment faire et revenez vite ici. Il faut faire vivre cette petite ville qui manque cruellement d'hommes jeunes et séduisants.

Inconsciente de sa maladresse involontaire, qui avait néanmoins le mérite de dire ce qui était tu, elle ne distingua pas la rougeur qui se communiquait sur les visages des deux autres protagonistes.

\*\*\*

— Alors, fusa la voix de la radio, tu t'es décidé ? Comment vous allez appeler les petits ?

— Arrête un peu, grogna Calvin agacé en se tortillant sur la banquette.

— Je te taquine, te vexes pas, répliqua le poste, oh lala quelle susceptibilité, en tout cas elle cause, la susceptibilité.

— Non, c'est pas ça, je me demande, soupira le jeune homme, qu'est-ce que je fais là, dans les intervalles.

On entendit une espèce de reniflement sortir du haut-parleur.

— Tu discutes avec les copines les copains et puis on peut t'aider à comprendre ce qui t'entoure.

Il jeta un regard vers le poste comme si celui-ci pouvait le voir. Tiens, mais peut-être le pouvait-il, d'ailleurs.

— Tu crois que ça va durer ce pouvoir ? interrogea-t-il l'appareil incrusté dans le tableau de bord.

— J'en sais fichtre rien, mais oui pourquoi pas. Tu dois juste trouver le moyen de sauter d'un instant à l'autre. Haha, autrement que par le coup de klaxon qui excite tes neurones. Te concentrer quoi. Et voir si tu ne pourrais pas emmener les autres avec toi. Ça serait sympa de partager avec Fran, Jimmy et pourquoi pas madame Robinson. En plus, t'imagines ta vie, vos vies, multipliées par tous ces instants. J'ai l'impression que pour passer de l'un à l'autre il faut que tu reprennes ta place afin que tout s'enchaîne. Nom d'un chien, tu modifies même par ta présence le déroulement du temps, t'exagères !

Le jeune homme se mit à réfléchir

— Ouais, c'est bien gentil, mais quel bazar. Moi j'aime bien le temps qui s'écoule avec les autres. Hormis cette cochonnerie de guerre, la violence et tous les empêcheurs de tourner en rond. Bon, d'accord, tourner en rond, c'est pas ce qu'il y a de mieux non plus. Mais la musique, la littérature, les gens, tout ça n'évolue plus quand je viens. C'est sympa, c'est marrant de discuter avec une bagnole. Et vous, vous avez l'impression d'exister ici, mais plutôt une vie spirituelle, pas très animée tout de même. Ça serait peut-être bien si vous aviez accès à notre réel à nous, non ?

Le poste crachota comme pour exprimer l'intense réflexion en cours.

— Ben tout ça c'est bien gentil, mais nous, on n'a pas une soucoupe qui nous est passée dessus pour chambouler notre perception du temps. Alors si tu connais la recette, pourquoi pas, on est preneurs. Après tout, c'est toi le pont entre les mondes. Le seul qui peut glisser de l'un à l'autre.

\*\*\*

Calvin était debout devant la fenêtre. Il respirait le calme de la nuit. Au-dehors, quasiment aucun bruit. Tout juste le vent qui parfois faisait s'agiter dans leur sommeil les grands arbres qui longeaient la rue. La lune là-haut apportait sa douceur pâle sur les reliefs de la ville. Tel un chat ronronnant sous la caresse, le monde goûtait le passage céleste de la rondeur lumineuse. On se trouvait un peu à l'écart de la route principale dans le petit appartement situé au-dessus du magasin. Il n'en revenait pas. Quelques mois s'étaient écoulés. Il se sentait heureux comme jamais depuis il y a bien longtemps, quand il était gosse. Qu'il s'amusait avec ses copains pour revivre les épopées et les grandes bagarres de l'Ouest apportées par le cinéma. Plein de cris d'Indiens et de coups de revolver fictifs qui n'entamaient jamais leur capacité à se relever pour mieux repartir sur leurs chevaux imaginaires. Il retrouvait un peu cette

époque en jouant sans honte avec Jimmy à tout ce que le génial gamin pouvait inventer. Du Western, aux voyages intersidéraux, les expressions sonores accompagnaient leurs cavalcades et autres trajets dans l'espace. Et puis il s'était remis à la guitare. Il en jouait de mieux en mieux, en tout cas suffisamment pour reprendre quelques airs pour ensorceler son entourage. Doué d'une voix plutôt juste, il pouvait, sans trop de gêne et en comité restreint, interpréter des chansons des « Fab Four » ou de ses groupes préférés.

Enfin, il y avait Fran, Fran qui se réjouissait de les voir ainsi ensemble avec Jimmy. Fran, c'était une évidence, dès le départ. Tout devait le mener à la jeune femme. Sous le regard bienveillant et amusé de madame Robinson, il ne s'était pas passé beaucoup de temps avant qu'ils ne se retrouvent dans les bras l'un de l'autre. Tout ça malgré la timidité et ses maladresses. Depuis, ça n'était qu'un long poème avec forcément de la musique entre ces deux êtres au diapason. Composée à la fois par la famille Wilson-Love et Lennon McCartney, cela va sans dire. Jimmy se montrait à nouveau joyeux en venant parfois l'aider au magasin. Pour sa mère et Calvin, c'était une bénédiction supplémentaire. Le doux souvenir du disparu subsistait, mais lui aussi, là où peut-être il se trouvait, était probablement heureux de voir que la peine et les souffrances s'étaient polies pour ceux qu'il avait aimés.

Ils s'étaient rendus tous les trois à l'incroyable festival de Monterey et au rassemblement d'Haight-Ashbury pour cette expérience unique et inoubliable de communion sociale baignée par la musique. À Monterey, ils avaient côtoyé en spectateurs Janis Joplin, Jimmy Hendrix, Otis Redding, le Grateful Dead, Jefferson Airplane, les Mamas and Papas avec l'inévitable Scott McKenzie pour San Francisco et tant d'autres. Que des moments d'émotions vivifiantes pour éveiller et marquer à jamais des esprits qui ne demandaient que ça.

Et maintenant, le mariage ? Bon, rien d'obligatoire et c'était pas franchement à la mode, mais pourquoi pas, si ça amenait calme et sérénité pour tous. Il regarda en arrière la forme allongée de sa compagne apaisée, reposant dans leur lit. Il se sentait doublement heureux de la voir si joyeuse. Il ne se lassait pas de la contempler, de l'admirer, de se rendre compte à quel point il avait de la chance. Il venait déjeuner tous les jours chez madame Robinson, pour se retrouver encore un peu plus avec elle avant de retourner bricoler dans le magasin pour les gens de la petite ville. Là aussi, il était heureux à sa manière de continuer à rendre vie à ces objets dont il savait désormais que, quelque part, ils partageaient existence et âme dans le monde d'à côté. Juste la nécessité de prendre garde à ne pas trop abuser de la tarte aux myrtilles, même en faisant de l'exercice pour se maintenir en forme.

Le monde d'à côté ! Il en avait parlé avec Fran, madame Robinson et Jimmy. Ils l'avaient tout d'abord regardé avec un drôle d'air. Mais depuis, il avait maîtrisé le saut en concentrant son esprit pour déclencher le passage. Et puis, il avait constaté que dans la voiture, en tenant fermement la main des autres, il pouvait les emmener avec lui. Plus personne alors, de son proche entourage, n'avait émis de contestation. Tout

juste gardaient-ils le secret, se contentant de quelques escapades plus ou moins fréquentes. Mais ils préféraient tout de même cette réalité où le temps, même faussement, semblait s'écouler d'une manière fluide et partagée par leurs semblables.

Calvin était tenté lui aussi de ne plus trop s'aventurer. Mais il avait été pris d'une certaine sympathie pour tous ces objets avec lesquels il avait forgé ces relations singulières. Du coup, de ce côté-ci, il apportait un soin tout particulier à les traiter avec considération. Sa Chevrolet par exemple était spécialement bichonnée par la famille. Jimmy n'étant pas le dernier pour lustrer les chromes une fois la grande lessive effectuée. Tiens, d'ailleurs, il la voyait, garée en bas, toute tranquille dans ce monde. Il n'avait pas trouvé, lui, comment communiquer ici avec elle.

À cet instant, de nouveau au-dessus de lui, il perçut une ombre, comme un oiseau gigantesque déployant ses ailes. Oh non, encore elle !

La soucoupe passait en silence, d'un survol assuré, à la verticale de la chambre. Mais à nouveau, elle laissa derrière elle ce nuage bleuté luminescent qui recouvrit la rue de sa pluie scintillante.

Qu'allait-elle provoquer cette fois-ci ?

Il commençait à fredonner la réponse en reprenant son air favori du moment, le « Dieu seul sait » des Beach Boys, quand, tout à coup.

Oh non, ça n'était pas possible ! En bas, la Chevrolet s'était mise à lui faire de l'œil en clignotant des appels de phares ! Et il distinguait clairement les bouches d'incendie qui entamaient une danse au rythme de sa chanson.

Michel Maillot

Texte @ 2024 Michel Maillot. Tous droits réservés.